

LUMIÈRE 2017

Le journal du festival Lumière

« Le Cinématographe amuse le monde entier.
Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière

Mardi 17 octobre 2017
N°4 – 9^e année



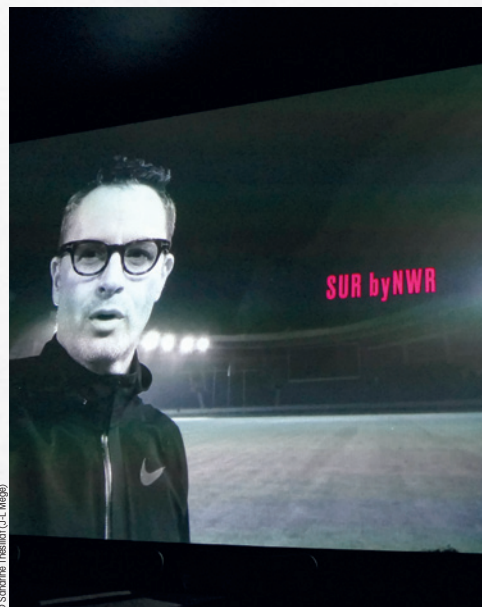
BERTRAND TAVERNIER

repart en Voyage dans le cinéma français



Jean-François Stévenin, pas comme les autres

Rencontre avec un acteur fin, un homme gracieux tout à fait à part **PAGE 02**



NWR dévoile son projet digital

Le Danois sait jouer avec les nerfs du public **PAGE 03**

MIFC

Coup d'envoi de la 5^e édition du marché international du film classique. **PAGE 03**

Master Class

Tilda Swinton voulait « faire partie de la tribu de ceux qui font de l'art » **PAGE 02**

Alfonso Cuarón l'éclectique

Le cinéaste mexicain a partagé sa fascination pour *La Fórmula Secreta*, un film expérimental **PAGE 04**



© Sandrine Thellier (J. L. Mège)

Parmi les moments rares offerts au public de cette édition : la primeur de *Voyages à travers le cinéma français*, une plongée passionnément subjective, en huit épisodes – soit près de sept heures et demie – dans le cinéma français des années 1930 à 1970, signée par Bertrand Tavernier. Entretien avec le cinéaste, président de l'Institut Lumière.

« Il faut combattre l'idée que les seules œuvres intéressantes sont celles qui viennent de sortir »

Les festivaliers avaient déjà pu suivre la genèse de son documentaire *Voyage à travers le cinéma français*. Sorti l'an dernier et sélectionné dans les festivals de Sundance, Cannes – dans la section Cannes Classics –, Telluride, New York, San Sebastián, il avait été projeté à Lumière 2016. Cette fois, ils seront les seuls à découvrir dans une salle de cinéma cette série-odyssée en huit chapitres qui sera diffusée à la télévision fin octobre sur CINE+ puis en 2018 sur France 5. Ce « *vagabondage* » assumé par des cinéastes de chevet du réalisateur, qui leur consacre deux épisodes, se poursuit avec les chansons, Julien Duvivier, le cinéma sous l'Occupation, l'avant et l'après-guerre, se penche sur des cinéastes méconnus et explore les années 60. Ce travail de « passeur », d'autres réalisateurs comme « Martin Scorsese, Quentin Tarantino, Alexander Payne, Joe Dante le font aux États-Unis, et en France, ou un acteur comme Vincent Lindon », souligne-t-il. « On ne doit pas être nostalgique, il faut être ouvert et intéressé par ce qui se passe au présent », dit Bertrand Tavernier qui sort justement de la projection de *The Shape of water*, le dernier film du Mexicain Guillermo del Toro, qu'il a trouvé « formidable ».

« Mais il faut aussi combattre l'idée que les seules œuvres intéressantes sont celles qui viennent de sortir », poursuit-il. « Les cinéastes précédents ont défriché la voie : si j'ai pu faire mes films avec une vraie liberté, je le dois à toutes les batailles énormes qu'ont dû mener des gens comme Julien Duvivier, Claude Autant-Lara, Jacques Becker, Jean Grémillon : des batailles contre les financiers, contre la censure. Il faut savoir être reconnaissants vis-à-vis de ça », affirme le cinéaste, toujours heureux de rendre hommage à ceux qui ont forgé sa cinéphilie. Mais à la télévision, si Arte « fait un travail magnifique », « il y a une sorte de panique devant le patrimoine et devant le noir et blanc, comme si c'était une maladie contagieuse... » regrette-t-il. En outre aujourd'hui, parmi « tous les films français recensés par le CNC, il y en a moins d'un tiers qui sont disponibles, tous supports confondus, dans des conditions légales, à des prix décents, malgré l'effort formidable fait par Gaumont et Pathé » pour sauvegarder leur patrimoine.

« On ne doit pas être nostalgique, il faut être ouvert et intéressé par ce qui se passe au présent »

Mais il n'a pas été possible, pour la série, de rendre hommage au travail de certains cinéastes, « parce que rien n'a été numérisé, il y a des copies 35 mm qui existent aux Archives du Film, mais quand aucun travail de restauration n'a été fait, prendre un extrait coûte extrêmement cher », explique Bertrand Tavernier. Si les œuvres de cinéastes connus tels que Jacques Becker, Jean-Pierre Melville, Jean Renoir sont aujourd'hui accessibles, les films d'autres réalisateurs demeurent invisibles, faute d'avoir été sauvegardés. Le film *Voyage à travers le cinéma français* a aidé « un bon nombre de films » à être restaurés « et la série va aider là-dessus » également, rapporte le cinéaste. « Un type comme André Berthomieu, il paraît que deux ou trois de ses films tiennent le coup : impossible de les trouver ! Certains films de Jean Boyer aussi ».

Le cinéaste a toutefois contribué à faire ressortir *Remous* (1934) de Edmond T. Gréville, qui « n'était pas disponible depuis 30 ans, dont il n'existait même pas de VHS ». Plus récents et pourtant « impossibles à obtenir, alors que j'ai été son attaché de presse », rappelle-t-il : les films de Claude Chabrol tels que *Le Boucher* (1970) ou *Que la bête meure* (1969). Il en va de même

pour *Le temps de vivre* (1969) de Bernard Paul, *Pierre et Paul* (1969) de René Allio, *O salto* (1967) de Christian de Chalonge « qu'on a montré à l'Institut Lumière », ou encore *La loi du survivant* (1967), le « premier film de José Giovanni, avec Lino Ventura : introuvable ! », égrène-t-il avec regret. « Quand par hasard des gens de Pathé, de Gaumont, de TF1, de M6 arrivent à remettre la main dessus, tout d'un coup les films sont restaurés, ressortent... ». Mais « il y a des trous, parce que le matériel manque », en particulier dans les années 60 et le début des années 70. « C'est presque plus facile de voir des films des années 30, car le souci de préserver les films, quand il est né, s'est porté sur cette période où il y avait des trous énormes... ». [Rebecca Frasquet]



SIGNATURE

Il signera ses ouvrages et les DVD de ses films dont *Voyage à travers le cinéma français*
 > Institut Lumière, mercredi à 14h15 – à l'issue de la projection des *Voyages à travers le cinéma français* : épisodes 3 et 4)

PORTRAIT

Jean-François Stevenin, pas comme les autres

« Vous savez Jean-François, c'est une journée comme les autres », voici ce que doucement murmura François Truffaut à Jean-François Stevenin, à peine tournée la grande scène du monologue inspiré qui clôt *L'Argent de poche* (1976). Truffaut tentait ainsi de faire revenir à la banalité salvatrice du monde, un Stevenin qui porte en lui l'enthousiasme perpétuel du « tout est possible » des grands autodidactes. Revoir Stevenin jouer cet instituteur qui prodigue un discours noblement exalté à ses élèves, pour les inciter à embrasser le monde, est encore aujourd'hui unique. Stevenin est un homme gracieux tout à fait à part. Un acteur fin, un cinéaste fantasque et féminin hanté par des histoires d'hommes qui bougent tout le temps. En 1978, Stevenin va où le vent le porte et réalise *Le Passe-Montagne*, une histoire de quête magique vers une vallée merveilleuse. Flanqué du doux Jacques Villeret, il avance à travers les sommets et hurle de la poésie allemande. C'est imprévisible et génial, d'ailleurs le film est dédié aux Indiens ! Huit ans plus tard, Stevenin reprend la route et file avec Yves Afonso pour un *Double messieurs* à la rencontre fortuite d'une femme, Carole Bouquet. Le film est fait de petits chocs entre des personnages ignorant que tout les rassemble. Beaucoup d'amour toujours, en 2002, date à laquelle Stevenin plante son campement indien dans la nature française avec *Mischka* et un nouveau duo masculin, avec l'acteur tout rond Jean-Paul Roussillon. Là encore, Stevenin explore la liberté, la beauté de circuler sous la seule condition d'être solidaire. Pour le reste, comme il le dit dans *Le Passe-montagne* : « faut laisser glisser ».

[Virginie Apiou]



PROGRAMME

Passe-montagne
 > Pathé Bellecour à 17h15
Double Messieurs
 > Villa Lumière dimanche à 14h30
Mischka
 > Cinéma St-Denis à 20h30

MASTER CLASS

Rencontre avec Jean-François Stevenin animée par Yves Bongarçon
 > Comédie Odéon à 15h

MASTER CLASS

Un penchant pour les personnages au bord du précipice

L'actrice Tilda Swinton était lundi matin à la Comédie Odéon pour un échange drôle, généreux et intense, à son image.

Autographes, selfies et même accolades. A l'issue de sa master class lundi matin, Tilda Swinton s'est offert un vrai bain de foule à la Comédie Odéon. Pendant plus d'une heure, la « Reine du festival » comme l'appelle Thierry Frémaux, s'est livrée sans détours sur sa carrière et sa vision du cinéma. Même si elle veut nous faire croire qu'elle « n'est pas une actrice », Tilda Swinton a su très jeune qu'elle voulait « faire partie de la tribu de ceux qui font de l'art ». « Comme disait le cinéaste Robert Bresson, l'art est un champ de bataille. Il fallait donc être un soldat, mon père était militaire donc cela tombe bien ! » A l'université de Cambridge, la jeune Tilda abandonne l'écriture pour se consacrer au théâtre. Adeptes de courses hippiques, elle réussit à vivre « pendant un an grâce aux performances d'un étalon nommé Diablerie ». Mais c'est le cinéma qui lui offre le gros lot dans les années 80, elle rencontre Derek Jarman : « la chance de ma vie », dit-elle. Sorti en 1986, le film *Caravaggio* marque le début d'une belle collaboration et d'une amitié forte. En muse de la scène britannique indépendante, Tilda se sent comme un poisson dans la Tamise : « On voulait juste être nous-mêmes », résume-t-elle. Depuis, l'artiste caméléon se plaît à brouiller les pistes. Du cinéma indépendant de Jim Jarmusch aux productions hollywoodiennes de David Fincher, Tilda Swinton abat les clichés et les frontières. Un soldat, on vous dit. Ne lui parlez pas de nationalité, d'âge ou d'époque : « la particularité avec le cinéma, c'est qu'il est accessible à tous, partout et tout le temps ! » A la scène, la Britannique d'origine écossaise avoue avoir « un penchant pour les personnages au bord du précipice ». [Laura Lépine]



« Je voulais faire partie de la tribu de ceux qui font de l'art »

Montrez ces indiens
que l'on ne saurait voir

Reparlons western. *Le Massacre de Fort Apache* (John Ford), *La Captive aux yeux clairs* (Howard Hawks), *La Flèche brisée* (Delmer Daves) ou encore *La Porte du diable* (Anthony Mann) : dès la fin des années 40, l'Indien est traité à l'écran avec plus de compassion après des décennies de mépris et de méprises. Mais cette réhabilitation, encore balbutiante au sortir de la Seconde Guerre mondiale, marquée par une forte reconsidération des Amérindiens dans toute la société américaine (programmes d'intégration et d'éducation...) est encore teintée d'un soupçon de condescendance : à l'Indien sanguinaire, elle oppose systématiquement le bon sauvage, sorte d'être pur à la recherche d'un eden souillé, généralement incarné par un acteur blanc grisé. Mais qui sont tous ces Indiens au visage peinturluré avec leurs arcs et leurs flèches, qui hurlent dans la vallée ? Cheyennes, Sioux, Comanches, Pawnees... Tous les mêmes, vraiment ? Si les cinéastes font la différence, difficile pour le spectateur des années 40 et 50 de ne voir en l'Indien qu'une figure iconique interchangeable d'un film à l'autre. Certaines tribus semblent néanmoins plus respectées que d'autres. « Par exemple, vous avez d'un côté, les gentils Cheyennes, réputés pour avoir le mieux résisté à l'armée américaine » commente l'historien Arnaud Balvay, un des co-auteurs de *John Ford et les Indiens* (Séguier) « De l'autre, les méchants Pawnees, qui n'hésitaient pas à servir d'indicateurs pour l'homme blanc. C'est en tout cas ce qu'a retenu la légende. La vérité est plus complexe, mais le cinéma en a fait un cliché. »

Pour la préparation de sa *Flèche brisée*, Delmer Daves a vécu au sein d'une tribu indienne et s'est employé à restituer à l'écran le plus fidèlement possible ce qu'il a vu. Cela n'empêche pas le cinéaste de donner le rôle du chef Cochise à Jeff Chandler, fils de commerçants juifs de Brooklyn. Chandler est même nommé à l'Oscar pour *La Flèche brisée* et sera toute sa courte carrière durant, préposé aux rôles d'Indien. Pour trouver un acteur amérindien sur le tapis rouge des Oscars, il faut attendre 1971 et *Little Big Man* d'Arthur Penn avec la nomination de Chef Dan George.

Il est évident qu'aux débuts des seventies, à l'heure où Hollywood fait tomber ses idoles, Arthur Penn a les mains plus libres que la génération précédente. Le contexte géopolitique est aussi particulier. L'armée américaine s'embourbe au Vietnam, et les méthodes des G.I. sont de plus en plus contestées. Penn, plus pragmatique et politique, joue avec les clichés pour mieux les renverser. « A première vue, *Little Big Man* partage la même bipolarité que ses prédécesseurs, mais le processus est cette fois radicalisé » explique l'historien Mathieu Lacoue-Labarthe. « A la figure du blanc maléfique, névrosé, souvent grotesque, s'oppose celle de l'Indien tolérant, proche de la nature. Si l'humour brouille en permanence cette vision caricaturale, la violence de certaines séquences vient rappeler les vrais enjeux dramatiques. » La dernière image du film montre un gros plan du visage ridé du héros incarné par Dustin Hoffman, homme blanc élevé par des Cheyennes. Il est seul avec sa légende. Sa main posée sur son front exprime tout à la fois la fatigue et l'accablement. Cette fois, aucun Indien ne viendra l'accompagner dans sa dernière traversée. [Thomas Bauvez]

Le MIFC, le rendez-vous lyonnais
du cinéma classique international

Aujourd'hui démarre la 5e édition du Marché du film classique dédié aux 322 professionnels de 20 pays présents. Cette année, la manifestation s'internationalise et dure quatre jours au lieu de trois, s'enrichit avec davantage de conférences, pour accompagner le dynamisme de l'industrie du cinéma de patrimoine.

Cap sur l'Europe ! Alors que 2018 sera l'année du patrimoine culturel, le MIFC braque les projecteurs sur plusieurs pays : la Grèce, qui continue à diffuser son patrimoine en salles en dépit de la crise économique, la Hongrie « dont le ministère de la Culture a créé un fonds destiné à restaurer 80 films plus ou moins sur le modèle français », et les pays Baltes « qui collaborent avec leurs voisins malgré une faible capacité de production », explique Gérald Duchaussoy, chargé de mission coordination et programmation au MIFC. La manifestation se veut aussi un rendez-vous de référence pour les éditeurs vidéo, auxquels la boutique éphémère DVD du village, avec ses 5.000 références, offre une vitrine. Une dizaine d'entre eux viendront présenter leur line-up. En outre cette année, le MIFC se penchera pour la première fois sur le cinéma d'animation classique en collaboration avec le festival et le Marché d'Annecy. Le directeur de la distribution et du marketing pour Walt Disney France Frédéric Monnereau, viendra parler de la stratégie du studio américain, tandis que Jean-Baptiste Garnero de la Direction du Patrimoine du CNC, dressera un panorama de la restauration des films. Enfin, un nouvel outil sera présenté : la plateforme professionnelle Doc Ciné, portée par l'Institut Lumière, dédiée aux documentaires sur le cinéma. Cette édition anniversaire accueille aussi un grand témoin, Jérôme Soulet, directeur du département Vidéo, Télévision et Nouveaux Médias chez Gaumont, qui dressera un état des lieux de ce marché et donnera sa vision de l'avenir. [Rébecca Frasquet]

TROIS QUESTIONS À



Jérôme Soulet
Directeur du département
Vidéo, Télévision et Nouveaux
Médias chez Gaumont

Où en est l'appétit du public pour le film classique, comment se consomme-t-il le plus, DVD, Blu Ray, VOD, SVOD ?

Les films classiques restent incontournables pour le public, de la salle à la vidéo à la demande par abonnement, ils sont les témoins a posteriori de l'Histoire du cinéma qui a débuté avec les frères Lumière et un certain Léon Gaumont il y a déjà plus de 120 ans ! Cependant leur niveau d'exposition est indéniablement menacé, non pas par les stratégies éditoriales ou même commerciales mais bien par les pré-requis techniques des plateformes numériques : les films classiques doivent impérativement être d'une qualité technique en adéquation avec les terminaux de visualisation et la performance des réseaux, pour séduire le public. Et c'est de l'exposition que dépend la plupart du temps l'appétit du public. Une étude publiée en juin 2016 par l'Observatoire Européen de l'Audiovisuel, révèle que les films de plus de 10 ans constituent, selon les pays, entre un tiers et près des deux tiers des œuvres

exposées à la télévision. Et désormais, ce sont les nouvelles plateformes numériques qui offrent une nouvelle opportunité de distribuer les films : les films de catalogue représentent déjà une part significative des films proposés par les services de vidéo à la demande transactionnels (40%) et les services de vidéo à la demande par abonnement (47%). Parallèlement, les cinéphiles continuent de dépenser, rien qu'en Europe, près de 500 millions d'euros en achats de DVD et de Blu-ray dans des coffrets et des éditions de films de répertoire.

Qu'est-ce que le public recherche, selon vous : une œuvre restaurée seule, ou accompagnée par des bonus inédits, avec un fort travail éditorial ?

Alors que la grande majorité des détenteurs de droits investissent dans la restauration des œuvres pour permettre leur disponibilité numérique, et j'y inclus naturellement la télévision, force est de constater que la première motivation du public est de pouvoir revoir et/ou découvrir une œuvre. En 2009, nous avons lancé chez Gaumont une collection « découverte » avec uniquement des films non restaurés, sans suppléments éditoriaux mais tous pourvus de sous-titres pour sourds et malentendants. Cette collection compte plus de 350 titres à ce jour et nous avons franchi les 500.000 unités achetées ! En parallèle, nous avons édité en Blu-ray, enrichis de suppléments, 225 films dans leur version restaurée pour un niveau de ventes légèrement inférieur. Ma conclusion personnelle, c'est qu'en vidéo il y a deux marchés : celui de la (re)découverte et celui

MIFC

MARCHÉ INTERNATIONAL DU FILM CLASSIQUE
Festival Lumière, Lyon, France

de la cinéphilie de collection. Et quand aux côtés de Pathé et son producteur, nous accompagnons Bertrand Tavernier dans ses *Voyages à travers le cinéma français*, combien de fois me suis-je entendu dire « Mais Jérôme celui-ci même non restauré, il faut que je montre cette scène voyons et... dépêchez-vous de l'éditer, même dans cet état ! » Alors si même Bertrand Tavernier le dit !

Comment voyez-vous l'avenir de l'exploitation du cinéma de patrimoine et quels sont les obstacles à lever pour une plus grande diffusion ?

Le cinéma de patrimoine, s'il ambitionne de séduire un public de renouvellement, en particulier les plus jeunes, les « Millennials », doit en passer par un accroissement de sa présence en numérique délinéarisé. Chaque année de nouveaux films rejoignent les rangs des films de patrimoine, si bien que le potentiel de films continue mécaniquement d'augmenter et offre à toutes les formes d'exposition, de la télévision à la vidéo transactionnelle ou par abonnement, un nombre d'œuvres du 7ème art à proposer à tous les publics. Mais c'est du côté de la vidéo dématérialisée qu'il faut regarder pour l'avenir. Ces plateformes disposent d'un potentiel de clients très important. Si on les contraint avec discernement, par exemple par un système de quotas progressifs, elles doivent pouvoir devenir la vitrine de notre cinéma de patrimoine, français et européen, dans des conditions économiques suffisantes pour permettre le financement de la restauration des films. [Rébecca Frasquet]

PROJET DIGITAL

NWR ou le cinéma réinventé

Il sait jouer avec les nerfs du public. Après avoir projeté un énigmatique petit film promettant un voyage vers « des terres inconnues », le cinéaste danois Nicolas Winding Refn a osé déclarer en direct « la mort du cinéma », dans la « cathédrale » du 7e Art qu'est l'Institut Lumière, et demander à la salle de « respecter dix secondes de silence » !

Mais c'était pour mieux célébrer, un instant plus tard, la « renaissance » du cinéma sous une nouvelle forme, en adéquation avec le numérique et la liberté de créer qu'offre la technologie « grâce à laquelle nous sommes tous photographes, musiciens, réalisateurs ». « Une technologie que mes enfants manient avec un petit côté 'Va te faire voir Papa', que j'adore », a-t-il ajouté. Pour plonger dans ce cinéma de demain, Winding Refn lancera en février 2018 un site en trois langues, anglais, français et chinois, appelé ByNWR.com, a-t-il annoncé en exclusivité mondiale à Lumière 2017. Sur cette plateforme « entièrement gratuite et sans abonnement ni publicité, rien qui puisse corrompre la jeunesse » sera mis en ligne chaque mois, l'un des 200 films de la collection particulière du cinéaste, des œuvres achetées compulsivement, ces dernières années pour les sauver de l'oubli, a-t-il expliqué. « Chaque film servira ensuite d'inspiration à des œuvres artistiques, que chacun pourra déposer sur le site », la seule obligation étant qu'elles « suscitent fascination et curiosité », a précisé le réalisateur de *Drive*. « A l'époque des frères Lumière, le cinéma était gratuit, et bientôt tout spectacle sera gratuit », a assuré Nicolas Winding Refn, très fier d'avoir piqué la curiosité du public. Le premier film mis en ligne sur ByNWR.com sera *The Nest of the Cuckoo Birds* de Bert Williams, un film jusque là invisible, restauré – pour 35.000 dollars de sa poche, a-t-il précisé – par Winding Refn, et projeté lundi soir à l'Institut Lumière. « Ce film, que personne n'avait vu, était devenu une légende dans les milieux punks parce qu'un groupe, les Cramps, en avait fait une chanson », a rapporté le cinéaste. « Une fois restauré, je l'ai vu et... Ouaaaaaah je n'avais jamais vu un truc comme ça ! ». [Rébecca Frasquet]





© Lucie Lévesque

Un jour, une bénévole

Dans les allées du Village, son accent québécois ne pas passe pas inaperçu. Depuis deux ans, Marie-Andrée Renaud met son costume de bénévole au festival avec une énergie et enthousiasme débordants. « *Je me suis dit que c'était une excellente façon de rencontrer des gens, lorsque je suis arrivée en France en septembre 2015* », confie Marie-Andrée qui connaît sur le bout des doigts l'histoire des frères Lumière. Avant de poser ses valises à Lyon par amour, cette admiratrice de Deneuve, Belmondo et Louis de Funès a vécu plusieurs vies au Québec, puis à Miami : aide à domicile, fleuriste, conductrice de poids lourd et agent immobilier. « *Je suis partie de Québec avec 500 dollars en poche et j'ai roulé jusqu'à ce que j'aperçoive des palmiers!* » lance-t-elle. Une route qui l'a menée jusqu'à Daniel, un Lyonnais, cinéphile devenu lui aussi bénévole : « *Le premier film que j'ai vu était Les Parapluies de Cherbourg, c'était un choc. Alors, lorsque l'année dernière je suis montée sur scène avec tous les bénévoles sur la musique du film, j'en avais des frissons!* » [*Laura Lépine*]

A L'AFFICHE

Un acteur, un personnage



© South Pictures Inc. / T2



Burl Ives, dans *La Chevauchée des Bannis* d'André De Toth

PATRONYME : Il se présente : « *Capitaine Jack Bruhn, armée des Etats-Unis* ». Et puis comme s'il souriait : « *Ex-capitaine...* » Oups, ça demande une explication...

OCCUPATION : En effet : il mène une troupe de déserteurs chargés d'or volé. Les fuyards se sont enfoncés dans les hauteurs enneigées du Wyoming, jusqu'à ce que la tempête les arrête.

LE RÔLE : La discipline qu'il fait régner au sein de son gang de brutes semi-dégénérées montre l'épaisseur du personnage. Qui traîne cependant une sale réputation : le massacre d'un convoi de Mormons qu'il n'a pas su exfiltrer à temps (d'une attaque d'Indiens?). Engoncé sous la cape militaire, il est d'autant plus hiératique que blessé d'une balle au poumon. Dernier élément : son drôle de visage aux hauts sourcils qui s'éclaire ou s'assombrit selon les événements.

L'INTERPRÈTE : Idée de génie : avoir donné le rôle au massif Burl Ives, fabuleux de hiératisme malicieux (deux mots qu'on a rarement mis ensemble). Meilleur est le « *bad guy* », meilleur sera le film et plus valeureux sera le héros, a pensé brillamment André De Toth. Ives fait de Bruhn un stratège hors pair, encore porteur d'une pointe d'humanité : s'il meurt de sa blessure, ses hommes ne feront qu'une bouchée du village et surtout des villageoises. Alors, il faut vivre... Second rôle à la trentaine de films (dont *La Chatte sur un toit brûlant*), Burl Ives (1909-1995) était une star de la country, qui avant la Seconde Guerre mondiale avait été musicien itinérant, « *hobo* » au banjo. Une sacrée personnalité. [*Adrien Dufourquet*]

🔴 ***La Chevauchée des Bannis* d'André de Toth**
Cinéma Opéra à 16h30 | Lumière fourmi, jeudi à 19h

MUR DES CINÉASTES



© Jean-Luc Méga



Le cinéaste mexicain Guillermo del Toro et l'acteur réalisateur français Jean-François Stévenin ont eu le plaisir de découvrir leurs noms, gravés sur le mur des cinéastes, rue du Premier film.

POLITIQUE



DB

Une épopée de la vie aventureuse

Warren Beatty est toujours en train de courir après l'impossible. Il le fait sans romantisme, avec plutôt un pragmatisme comique, voire délirant très bienvenu. En la matière *Reds* (1981) est certainement sa course la plus folle aussi bien en tant que réalisateur, qu'en tant que comédien. Véritable saga réunissant toutes les obsessions politiques, sociales, amoureuses compulsives de cet artiste éternel interrogateur de la vie des autres, ce véritable roman cinématographique dresse le portrait de John Reeds, un type qui ne tient jamais en place et parle beaucoup tant il y a de choses à démontrer dans la vie, pour peu que l'on ait des idéaux. En cela, Warren Beatty est l'héritier démocrate et libéral (de gauche) d'un James Stewart première période (qui se situait plutôt chez les Républicains). Comme Stewart version Capra, Beatty observe la bouche légèrement entr'ouverte ses compatriotes s'agiter et semble ne jamais tout à fait comprendre pour quelles raisons le monde ne tourne pas comme il le devrait. N'étant pas estampillé héros prude de droite, Beatty trouve dans le destin exceptionnel du véritable John Reeds, militant communiste américain du début XX^e siècle, la quintessence sensuelle de son cinéma où la femme aimée a toujours la part belle, car il ne la filme pas seulement charmante, il la filme intelligente et directe, sans être assommante. *Reds* est une épopée de la vie aventureuse, poignante et énorme qui veut tout. [*Virginie Apiou*]

🔴 ***Reds* de Warren Beatty**
Institut Lumière à 20h30 – En présence de Joël Chapron

PÉPITE

Alfonso Cuarón l'éclectique

Y tu mamá también, Harry Potter, Gravity...
le réalisateur mexicain Alfonso Cuarón, qui excelle dans le grand écart filmique, a partagé lundi sa fascination pour *La fórmula secreta* de Rubén Gámez, coup de cœur, essai poétique et film expérimental de 1964.



© Luis Bernal

Porté par l'iconique duo Gael García Bernal-Diego Luna, *Y tu mamá también* rencontre son public en 2001, bien au-delà des frontières mexicaines. Nommé à l'Oscar du meilleur scénario, le film confirme le talent d'un grand cinéaste, qui a compris qu'il devait compter sur Hollywood pour concrétiser ses projets.

Main dans la main avec Guillermo del Toro, son compatriote et ami, qu'il rencontre à la fin des années 1980 sur le tournage de la série mexicaine *La Hora Marcada*, il produira plusieurs de ses films. Cuarón poursuit son ascension. Il hésite à tourner le troisième volet de *Harry Potter*, mais, là encore, le réalisateur de *Hellboy* (2004) le convainc. *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban* (2004) sera reconnu comme l'une des meilleures – et des plus sombres – interprétations de la saga.

Autre point commun avec del Toro, Alfonso Cuarón alterne grandes productions hollywoodiennes et films indépendants et c'est à Hollywood, paradoxalement, qu'il favorise l'imaginaire. Le film d'anticipation *Les fils de l'Homme* (2006) réunit trois stars : Clive Owen, Julianne Moore et Michael Caine. Puis vient le monument en apesanteur *Gravity* : l'aventure spatiale portée par Sandra Bullock, Georges Clooney et la 3D obtient sept Oscars, dont ceux du meilleur réalisateur et des meilleurs effets visuels. Le tournage dure quatre ans et fait appel à des techniques inventives qui suscitent l'admiration. [*Charlotte Pavard*]

SIGNATURE

🔴 **Michel Le Bris**
Kong (éd. Grasset)
Lumière Terreaux à 14h
Institut Lumière, mercredi à 11h15
– à l'issue de la projection de *King Kong*
de Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack



© Maxime François

AU PROGRAMME

Mercredi



***Un homme amoureux* de Diane Kurys**
En présence de Diane Kurys
› Comœdia, 16h15



***La Chasse* de William Friedkin**
En présence de Vincent Maraval
› Comœdia, 19h



***Wanda* de Barbara Loden**
En présence de Lolita Chammah
› Cinema Rex, 20h



***Annie Hall* de Woody Allen**
En présence de Jean-Paul SaloméCiné
› La Mouche, 20h30



***Infernal Affairs* d'Andrew Lau et Alan Mak**
En présence de Gérard Camy
› Cinema Gérard-Philipe, 20h30



Conception graphique et réalisation : François Garnier / Agence Heure d'été
Rédactrice en chef : Rebecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux

Imprimé en 5 000 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org